**Chatain**

*Claude Champeymaud*

« Le Bonheur ne peut-être que partagé »

 Nous laissâmes derrière nous la petite église au clocher de guingois, au sol fissuré de pierres tombales moyenâgeuses fleuries d’une croix de Malte. Pas de calvaire ni intérieur, ni extérieur. Pour inventorier croix de chemin ou croix de reposoir, il faudrait pousser plus loin nos investigations. Si nos recherches restaient vaines, prendre l’unique route taguée par un troupeau de laitières : fragrances corsées assurées qui nous portaient, nous citadins, à une ivresse toute verbale : «  Ce patrimoine volatil en voie d’extinction dans nos campagnes ne devrait-il pas être inscrit à l’inventaire immatériel de l’Unesco ? » La question resterait posée.

 « Regarde sur ta gauche, là où tu cherchais un Christ supplicié taillé dans le granit, j’ai trouvé un petit saint Roch en chair et en os avec son chien. »

 En bleu de travail, derrière la croisée, saint Roch tuait le temps, perdu dans son passé, en écoutant s’écouler des heures i n-t e r-m i-n a-b l e s . Il guettait sans aucun doute le passage de la fermière escortant son troupeau pour, peut-être la première fois de la journée, avec âme qui vive, échanger quelques mots. Au- dessus de sa tête où, plus exactement au-dessus de la porte, en rond de bosse, dans une mandorle de pierre blonde, une magnifique tête de chien de chasse à l’affût surveillait les entrées.

 « Bonjour ! Nous cherchons le calvaire pour faire des photos. »

 « Le calvaire ? … il est derrière vous, »

« Est ce votre chien ? »

« C’était… car malheureusement il est mort depuis fort longtemps. »

« Quel dommage ! Une si belle bête ! »

 Curiosité et compassion, nous ouvrirent illico à deux battants les portes de son cœur. Ce compagnon fidèle, intelligent, il l’avait aimé d’un amour démesuré, au point de le faire immortaliser dans ce cadre, grandeur nature, par un sculpteur de Chantilly.

 « Chantilly ? Auriez- vous été parisien comme nous ?

 D’abord à sa fenêtre, ensuite sur le pas de la porte pour évoquer Médor ; dans la cage d’escalier qui mène à l’étage, monsieur Champeymaud Claude notre petit saint Roch au fil de la visite nous conta son histoire.

 \*

Professeur de Gymnastique, telle était l’ambition caressée au temps de sa jeunesse. Un malencontreux accident endommagea grièvement son genou, à l’image de son illustre ancêtre, statufié en compagnie d’un chien lui aussi, dans toutes les églises de France et de Navarre. Contrarié dans ses projets le tout jeune homme choisit le dessin industriel ; plus exactement il se spécialisa dans les éclatés de moteur.

 Avant l’informatique les savants tracés se faisaient sur des tables à contre poids avec compas, équerre, rapporteur, règle trigonométrique, calculette, la boîte de Rötring qui permettait les tracés de toutes les épaisseurs pour le dessin ; lavis, encre de chine et couleurs pour faciliter la lecture de toute cette tripaille.  Le dernier qu’il eût à étudier fut celui de la Méhari Citroën. Nous n’étions que quelques-uns dans cette discipline dit-il fièrement, nous déroulant des plans hauts en couleurs, qui dévoilaient derrière la tôle ondulée de la carrosserie l’anatomie complexe du moteur.

 \*

«Ah Paris, Paris, c’était ma vie…. Si je n’avais pas été pour mon grand malheur fils unique, il est certain que je ne serais pas revenu m’enterrer ici. Il fût encore question de son chien, de la fête qu’il aimait tant ; par pudeur il passa rapidement sur de grandes amours contrariées par l’absence d’enfant, pour revenir encore et toujours à son fidèle compagnon dont…. j’ai oublié le nom.

«….  Les week-ends à Deauville, à Honfleur avec les copains, on faisait une sacrée équipe, j’étais un joyeux drille vous savez ! Comme il nous le confirma, au bureau où l’on faisait pot commun des tracasseries et joies quotidiennes, l’ambiance était le plus souvent aux antipodes de la mélancolie.

 \*

Malheureusement, régulièrement des rappels à l’ordre lui venaient du pays natal. Après son veuvage sa chère mère, comme il se plaisait à le dire, n’omettait jamais dans de rares missives de rappeler sa solitude doublée de toutes sortes de misères avérées où non. Il fallait toujours promettre et encore promettre qu’au premier jour de sa retraite son fils chéri reviendrait au bercail.

Il promettait la retraite c’était si loin ! Mais cette soi-disant embellie, la retraite, que certains appelaient de tous leurs vœux, Jean-Claude lui, la redoutait terriblement.

 Le temps est un coquin : un beau jour d’avril , pour Jean- Claude, l’heure de la retraite sonna. Déjà pensa-t-il, comme s’il n’avait rien vu venir, aussi surpris que la petite chèvre de monsieur Seguin venue se jeter dans la gueule du grand méchant loup !

 Comme elle résigné, il s’efforça de serrer quarante ans de vie parisienne dans dix cartons, ce qui ne fût pas chose aisée. Il lui fallut plus d’une semaine d’hésitations à faire, à défaire, à refaire…. Pour une modique somme, le couple provincial qui lui succédait dans l’appartement garderait ses meubles. Il était content de laisser un petit quelque chose de lui à Paris. Il rassura la jeune femme qui déjà regrettait sa province natale :

« Croyez-en mon expérience ma p’tite dame, à votre âge vous vous ferez très vite à la vie parisienne ! »

 Restait, dernier épisode de la séparation, le pot d’adieux au bureau.

Il se savait sujet aux émotions qui devancent toute rébellion et vous sautent sur le poil, vous laissant penaud, la voie détimbrée soutenue par un geste vague. Il connaissait cette faiblesse là et, le matin même dans la brume printanière piquetée dans les parterres citadins de l’étincelle des dernières jonquilles, le nez au vent, il partit en se morigénant :

 « Attention Claude, pas de sensiblerie de dernière minute, pas de ridicule surtout pas, il faut que la fête soit totale, TO-TALE.

 \*

A seize heures pile, tout l’étage s’arrêta, chef de service, secrétariat, quelques-uns partirent avertir quelques autres du troisième, mais aussi du second. À bout de bras les tables à dessin et les bureaux furent poussés aux murs. Que la fête commence ! Eloge de son supérieur sur son parcours au sein de la société : « Un sans faute » : ses compétences, sa gentillesse, son esprit d’équipe, sa bonne humeur.… Il manquerait à tous. S’en  suivit la remise de cadeaux :

 Un livre sur la chasse, un autre sur la pêche, Paris en trois volumes.

 Une coupe de champagne à la main, il porta un toast :

 «  Merci à vous tous. » dit-il sobrement ému. «  Ne comptez pas sur moi pour les discours ».

 Après une énergique accolade et des vœux chaleureux pour cette vie nouvelle qui s’ouvrait à lui, son chef de service partit le premier. Les resquilleurs se poussant discrètement du coude filèrent à l’anglaise ravalant leur merci, le secrétariat aussi sauf Françoise et Martine les vieilles de la vieille, les frangines qu’il osait saluer les jours de grandes liesses d’une petite tape sur les fesses. Alors les adieux, les vrais purent commencer.

« Tu ne vas pas partir comme ça ? Ce n’est pas encore l’heure de t’enterrer là-bas ? Pas tout de suite ! Quel lâcheur tu fais! Ton amour pour la campagne, tu nous l’as si bien caché qu’ici personne n’y croit. Ton quartier, tes vieux potes…. L’académie de billard de la rue QuinCampoix (n’oublie pas que tu nous dois une revanche à Alain et à moi), les virées avec les copines…. Tu vas nous manquer.

 « C’est la vie…. C’est un choix. »

Champagne aidant, les grosses blagues eurent raisons des questions existentielles.

« C’est où la Creuse déjà ? Pour moi c’est le pays où l’on n’ arrive jamais. Toi au moins t’es sûr d’y arriver, tu la connais la route pour aller voir maman ! »

« Tu vas faire quoi là-bas ? De la tapisserie à Aubusson ? Du point de chausson ? Tu vas te mettre au tricot ? Garder des moutons sur la lande pour arrondir ta retraite ? Prends garde au méchant loup ! Tu n’aurais pas plutôt gardé au chaud une petite caille blonde et bien dodue, une payse ? »

 Martine André et Jean-Paul se tenant par la taille, improvisèrent une danse entre sirtaki et bourrée, essayant de l’entraîner sur la piste improvisée en scandant :

«  En Creuse, tous en Creuse nous irons ! » Il refusa tout net de se prêter au jeu.

 \*

Alors se mentant à lui-même, il dit qu’il avait des projets plein la tête, et pour rompre sa future solitude supposée, il distribua à chacun le carton d’invitation dessiné pendant la pause déjeuner et dupliqué au sous-sol au service du tirage des plans. Je prends seulement un peu d’avance, votre humble serviteur va préparer vos appartements. Avis aux amateurs, pour ceux qui redouteraient tant de se perdre : vous avez l’itinéraire Paris-Chatain et mon numéro de téléphone. Médor que vous connaissez tous vous attendra devant la porte. Merci de me prévenir avant et, de ne pas tous arriver en même temps.

 Généreux dans sa distribution, il ne voulut froisser personne. Il savait cependant sur qui compter, cinq en tout avec les épouses dont trois collègues de travail.

A vingt heures, extinction des feux, il déclina l’invitation d’Alain qui voulait poursuivre au café d’en face avec une dernière petite tasse :

« Non, non je t’assure, j’ai besoin de repos ; à cinq heures du matin je mets la voiture en double file au bas de chez moi, je charge mes bagages et je taille la route de manière à arriver en fin de matinée pour le déjeuner. Tu comprends, avec ma mère…..C’est qu’elle n’est plus toute jeune ! Quatre vingt huit ans le mois dernier ça commence à faire ! »

 \*

Pour madame C….le retour du fils prodigue était un non évènement. Elle le lui avait fait promettre depuis si longtemps ce retour au bercail. Seulement aujourd’hui, c’était le grand jour, elle se sentait toute émoustillée et, le fait de savoir qu’il ne reprendrait plus la route vers la lointaine capitale où d’ailleurs elle n’était jamais venue le visiter, mettait des étoiles dans ses yeux éteints, des mots autour de son silence.

« Déjà ! » dit-elle, en le voyant s’encadrer dans la porte à midi dix ! Il fit mine de refermer sur lui le vantail, puis se ravisant, j’avais dit midi, dit-il tout sourire, je suis en retard de dix minutes. Il vint l’embrasser tendrement.

«  Vois-tu » dit-elle profitant d’une oreille complaisante pour dénoncer tous les tracas de la matinée : doubler la ration de pommes de terre mais serait-ce trop où pas assez ? Quel appétit avait-il aujourd’hui ? Cuire dans la cocotte un boudin aux châtaignes et demi au lieu d’un demi. Tout lui était devenu compliqué, anxiogène, les nuits trop longues, les jours d’hiver trop courts, le chaud, le froid , le soleil, la pluie, le remplaçant du boulanger qui était arrivé avec cinq minutes de retard devant sa porte ayant cédé à une autre son pain sans sel…..

 « Je suis vieille » dit-elle dans un soupir résigné. Puis se ravisant aussitôt :

« Ah t’as bien de la chance toi tu ne sais pas ce que c’est, que la vieillerie ! »

Comment pouvait-elle se montrer aussi peu magnanime, si étrangère aux sacrifices consentis. Bigre, bigre, la situation ne s’était pas améliorée depuis son dernier passage mais, comment pouvait-il en être autrement ? Elle est encore autonome pensa-t-il histoire de se rassurer.

D’un revers de main il balaya les pressentiments, toujours mauvais ; ouvrit la petite boîte de pseudo foie gras, la demie bouteille de champagne prélevées sur les festivités de la veille et ils trinquèrent à son retour « dé- fi- ni -tif. »

Au dessert, elle s’avoua pompette en tétant son biscuit sec. Elle lui tendit l’autre vieille main rêche au travers de la table :

 «  Je suis bien contente, j’étais si seule tu sais…. »

Devant cet aveu inattendu Jean-Claude prit la juste dimension de son retour ; à ce moment précis, il était heureux lui aussi.

Avant de gagner le fauteuil amarré à la fenêtre basse (celui- là même qu’il occupait aujourd’hui,) elle abandonna définitivement sa tête de moineau sur sa poitrine maigre sans avoir lever le couvert, signe de faiblesse encore inimaginable l’été dernier. Une fois ou deux elle recala son buste, ouvrit encore un œil étonné comme pour s’assurer de sa présence, puis, enfin rassurée, fût entraînée de force, à coups de ronflements compulsifs, dans un profond sommeil.

 \*

Il profita de cette absence à l’abri d’un regard réprobateur, (il la savait curieuse comme une souris), pour monter les dix cartons : quarante ans de vie parisienne, la chaîne stéréo, les albums photos ses beaux souvenirs, quelques livres essentiels, ainsi qu’avec d’infinies précautions, le précieux médaillon.

« Qu’est-ce que tu fiches en haut ? »

 La sieste n’avait pas été bien longue mais, comme il venait d’arriver, il descendit séance tenante se mettre à sa disposition. Demain serait un autre jour, demain il prendrait son courage à deux mains, demain il lui ferait part de son projet.

 Dés potron- minet, devant un café noir additionné de chicorée, il annonça la nouvelle :

« Maman, tu sais que j’ai de très bons amis à Paris, je t’en ai souvent parlé, André et Simone, Nicole et Claude, René, François ; ils comptent bien venir me voir ici à Chatain, passer quelques jours au vert, oublier momentanément le stress parisien. Pour que ce ne soit en aucun cas source de préoccupations pour toi, je vais aménager l’étage au-dessus de la grange.

«  Les plans sont là» dit-il avec autorité, pour se persuader qu’il n’était plus possible de faire marche arrière. Je ne passerai même pas par la maison. Tu ne te rendras compte de rien. Te souviens-tu comme j’aimais la décoration ? Ce que je n’ai pas osé hier, la décoration d’intérieur, je vais le réaliser aujourd’hui. »

« Avec quel argent ? Tu as de l’argent toi ? Tu ne trouves pas que c’est assez grand à chauffer comme ça ? Dame, aurais-tu oublié ce que sont les hivers creusois ? C’est toi qui paieras la facture du fuel, sans compter l’électricité, le bois ? » Un éternel petit garçon, voilà ce qu’il était resté pour elle.

« S’il te plaît je t’en prie, je ferai tout moi-même ! … ne proteste pas et, comme personne ne se risquera l’hiver à Chatain, pas d’inquiétude pour la note : je ne chaufferai pas. »

« Tu es adulte je suppose ?  Comme tu voudras ! » Dit-elle à demi fâchée en pivotant dangereusement sur ses charentaises éculées.

 Elle n’avait jamais été bien commode, ce « comme tu voudras ! » Jean- Claude l’assimila à un oui massif et généreux. Entre eux deux, du premier au dernier jour il ne serait jamais plus question de travaux mais, elle évoquerait souvent : son bââzzââr.

 \*

II avait trois mois, exactement trois mois avant l’été. A supposer que ses amis viennent dès juillet, il faudrait se mettre à l’ouvrage sans plus tarder. André et Simone, il le savait, étaient gens de parole. Trois mois pour vérifier la toiture, ouvrir une fenêtre sur la façade, abattre des cloisons, installer l’électricité, peindre, aménager ; comme il était plein d’audace et d’ardeur, à aucun moment il ne douta de son succès.

Quand arriva juillet, il restait du pain sur la planche mais, le plus dur était fait. André qui aimait apprendre, mettrait la main à la pâte bien volontiers, et Simone dans la foulée, pourquoi pas ? En lui montrant comment s’y prendre, avec des gants, elle pourrait bien poncer ou peindre elle aussi. Quand il irait en ville il achèterait une paire de gants pour Simone.

 \*

 Le couple ami ne viendrait pas. Enfin…. pas cet été, des contretemps, oh rien de bien fâcheux rassure- toi !

« Alors ce n’est que partie remise bien sûr ! Puisque vous ne tenez pas vos engagements je vais téléphoner à Nicole et Claude, et à René aussi. »

« Tu sais que Nicole et Claude rejoignent toujours en saison leur maison de Charente. Mais appelle-les, on ne sait jamais ! Quant à René, tu peux toujours essayer, ça lui fera plaisir ! »

Nicole et Claude iraient dans les Charentes ; à la Toussaint c’est le cimetière qui était source d’empêchement. La course aux cèpes et aux girolles suggérée ne pèserait pas bien lourd eu égard à leurs morts. Quant à Noël :

 « Enfin Jean-Claude tu n’y penses pas, aurais-tu oublié que nous sommes grands-parents, nous ? Sans compter que la Creuse à Noël….. ! »

Il était d’accord pour l’hiver creusois, mais fort dépité sur le moment il se dit qu’il allait appeler René.

« C’est ça appelle- le, tu vas être surpris ! »

Il appela René deux fois qui ne répondit pas. Etait- ce là la surprise ?

Ces déconvenues au lieu de le contrarier lui donnèrent le punch nécessaire pour poursuivre son bââzzââr. C’était une bien mauvaise idée de les voir rappliquer au-milieu des gravats. Il fallait qu’ils se sentent en vacances et chez eux, qu’il ne soit plus question de partager ni cuisine ni cabinet de toilette avec madame mère.

 \*

 Tout l’hiver malgré les grands froids, il ne fit pas relâche. De temps en temps quelqu’un de la ferme voisine venait visiter le bââzzââr ; ce dernier toujours s’esbaudissait plus sur les prétentions parisiennes de notre maître- d’œuvre, un vrai citadin, que sur le travail accompli. Avec le printemps les tâches s’allégèrent, et arrivèrent enfin le tour des longues finitions. Depuis le début du chantier, quand il lui arrivait, très rarement, un manque de cœur à l’ouvrage, il s’en allait discutailler le prix de petits meubles qu’il transformait, décapait puis patinait. L’antiquaire d’Aubusson, les brocanteurs de Vallière au fil du temps et des emplettes le saluaient amicalement.

 \*

 Devant le mur chaulé de ses nouveaux appartements il fit un bar immense, quatre tabourets avec des coussins de skaï rouge qui vous scotchent les fesses et, des entretoises pour arrimer les pieds quand dans la discussion passionnée, les coudes s’éloignent dangereusement des rives du comptoir. Comble de sophistication et du superflu Jean- Claude fit réaliser à Limoges en lettre spaghetti de néon rouges comme le skaï des tabourets « LE BAR –BOUZE » petit clin d’œil à son époque. Un courant alternatif comme dans les vrais troquets, palpitait sous l’enseigne.

 Bien qu’il fût la sobriété même il pourvut généreusement son bar. Il y avait de quoi concocter Mazout, Perroquet, Fond de culotte (1), Kir, Américano. Un pied en l’air, du plus petit au plus grand en passant par le ballon et la chope de bière les verres sur l’étagère se pressaient autour d’un siphon bleu des mers du sud. Il imaginait la tête incrédule de René quand il lui ouvrirait la porte de sa salle de jeux lui disant sobrement :

 « Alors, tu veux toujours la prendre ta revanche ? »

 \*

 Une question l’obsédait cependant : comment faire livrer le dit billard commandé et payé depuis plus de deux mois déjà ? Comment cimenter le médaillon au-dessus de la porte d’entrée  sans que sa mère n’en sache rien ? Elle ne s’éloignait de la maison jamais plus de cinq minutes. Pourtant, jusqu’au bout il faudrait bien la tenir à l’écart du bââzzââr sous peine de graves complications.

S’il y a problème il y a solution se disait-il pragmatique. Exception faite à la règle : à ce problème là, il n’en trouvait pas.

 \*

Ce fût sa mère qui bien malgré elle lui donna un début de piste pour résoudre l’équation. Tous les matins elle se plaignait fort de son épaule gauche, qui la mettait à la torture quand elle échafaudait son chignon : mon arthrose disait-elle douloureusement. Et devant lui décollant son bras de la table péniblement : « Regarde je ne peux pas le lever plus que ça, alors bientôt je ne saurai même plus me coiffer. ».Claude voulut qu’elle consulte le docteur. Découragée mais têtue comme trente six bourriques, catégorique, elle refusa :

«  Non, pas la peine j’ai de l’aspirine, ça ne me fait plus rien que de me donner des brûlures d‘estomac ! J’suis plus bonne qu’à mettre au trou ! Pfffftt à dégager ! »

C’est de là que lui vint, l’idée géniale :

« Maman, je pourrais t’amener chez le coiffeur, souviens-toi, tu as eu les cheveux courts autrefois. »

 « Bien sûr que j’ai eu les cheveux courts, j’allais «  CHEZ RAYMONDE » dans la Grand’ Rue à Aubusson, c’est ton père qui m’amenait en voiture, même qu’une fois il m’a offert le restaurant, si tu veux savoir je me souviens encore du menu ! »

 Tous les matins devant son bol de café noir additionné de chicorée au moment tant redouté des jérémiades, avec tact, sans précipitation il insistait, parlait d’un soulagement immédiat et durable. Elle lui était reconnaissante de tant de sollicitude. Jouant jusqu’au bout sur l’affectif il alla même, connaissant la réponse, proposer de la « chignoner » quotidiennement.

 « Tu n’y penses pas, je voudrais bien voir ça ; d’ailleurs je ne dis pas non pour le coiffeur mais, faut que je réfléchisse….. »

 « Réfléchir à quoi ? Tu préfères souffrir à ce que je vois ! Un entêtement pareil, confine à la bêtise enfin !  » Le coup porté fût rude, elle capitula :

 « Comme tu voudras. » Encore une fois elle pivota dangereusement sur ses charentaises éculées.

 \*

 Le salon avait changé d’enseigne mais il fût facile au fils chéri, en consultant l’annuaire de retrouver la maison. Par téléphone rendez-vous fût pris :

 « Shampooing, coupe, permanente, c’est pour ma mère. »

 « Qui la coiffe ? »

 « Elle vient pour la première fois. »

 « Très bien, mercredi neuf heures et demie, qu’elle demande Vanessa. »

 « Prends ton temps maman, prends ton temps ne t’impatiente pas. Je te laisse entre de bonnes mains quant à moi, je serai de retour sur le coup de midi. Est-ce que le salon ferme entre midi et deux ? »

 « Non, non c’est journée continue, ne vous inquiétez pas, il faut compter deux bonnes heures minimum pour la permanente et, j’ai déjà une personne à coiffer avant elle. »

 \*

Il reprit la direction de Chatain sur les chapeaux de roues. Après la bifurcation sur la départementale, le camion de livraison le talonnait ; quelle organisation pensa-t-il ! Pendant qu’on installait le billard, un PLAISANCE, modèle COLORADO plaqué d’acajou, il sortit l’échafaudage mobile, le ciment, la colle, les outils, pour la dernière fois. Pour la première fois aussi il sortit le chien enfin…. Le médaillon du chien. Dans sa tête, tous les gestes avaient été méticuleusement répétés, il n’eût aucune hésitation. Forfait accompli faute de temps, les outils furent repoussés à la hâte dans la grange. Les mains précipitamment passées sous l’eau froide tout en les séchant sur son pantalon il remonta quatre à quatre à l’étage pour voir le bijou dans son précieux écrin ; superbe ! Superbe ! se dit-il… Il prit le temps de draper un linge immaculé sur son coûteux joujou, un joujou de professionnel, mais, consultant sa montre, trouva qu’il était trop tard pour quitter son bleu de travail maculé. Dans sa quatre L qui n’en pouvait mais, heureux comme Dieu en France, il refit la route en sens inverse. Flirtant dangereusement avec le fossé, à grands coups de klaxon comme s’il menait la noce, il doubla le camion de livraison, abaissa la vitre et fit le V de la victoire à ses poursuivants interloqués.

 \*

Au salon, elle en avait passé du bon temps madame P. avec Vanessa l’apprentie, qui arborait sous une frange drue et bombée le sourire ravi des jeunes postulants. Insoucieuse du nom de sa cliente, elle l’appela : « Mamie, vous-permettez ? »

« Je n’ai pas de petits enfants, je n’ai qu’un fils. C’est lui qui m’a accompagné tout à l’heure, vous l’avez vu en - *bleu de travail*- ? Pour m’amener à Aubusson, il est resté en - *bleu de travail* - Il n’y à rien à lui dire vous savez, c’est comme ça qu’il se plaît : en - *bleu de travail* -  C’est terrible voyez-vous pour m’accompagner en ville vous comprendrez qu’il aurait pu faire un effort tout de même !

Que c’était bon d’avoir une oreille attentive ! Qu’il était facile de se confier à des étrangers ! Elle avait abandonné sa carapace au vestiaire et se livrait sans retenue, jouant les offusquées, les martyrs, les coquettes, qui l’eût cru ? Elle minaudait presque. Quand vînt l’épreuve du casque comme si c’était la suite du feuilleton elle s’amusa de suivre les histoires sans parole que multipliaient les miroirs. Les sourcils en accent circonflexe, les bouches étonnées arrondies sur des «  O » muets, les mains volubiles. Après le gong, on la laissa refroidir, alors elle entra personnellement, puisqu’on le lui demandait si gentiment, ayant retrouvé le son, dans la suite du feuilleton.

 \*

Quand Jean-Claude arriva, rosie par les feux de la rampe, frisée comme un petit mouton, « Mamie » crochetait le fond du dernier soufflet de son porte-monnaie de ménage, pour y débusquer cinquante centimes, pour sa petite Vanessa.

«  Quelle organisation pensa-t-il encore une fois l Quelle organisation ! » Il était euphorique.

« Maman je t’emmène au « Lion d’or, place d’Espagne. » Tu es mon invitée, on va bien fêter ça ! »

« Au restaurant *en bleu de travail* ? N’y compte pas ! Tu veux me faire honte ou quoi ? Encore une fois, virtuellement, elle lui tirait l’oreille.

«  Ne t’inquiète pas, ils me connaissent tous là-bas, ils savent tout du bââzââr, une fois les pieds sous la table : ni vu ni connu. »

Il insista sans plus de succès, à cause du bleu de travail maculé, et d’une fatigue inavouée.

De retour à Chatain, quand elle franchit le seuil de sa maison, elle s’étonna de trouver des projections de ciment autour du paillasson repositionné à la hâte …… «  Qu’est-ce que c’est que ça, encore ton bââzzââr, ça ne finira donc jamais ? »

«  Maman je t’assure c’est la dernière fois, la dernière, le bââzzââr à partir d’aujourd’hui mercredi vingt cinq juin treize heures, il n’en sera jamais plus question, promis, c’est fini. »

« Faudra voir ! »

 Les étés succédèrent aux étés, sans qu’aucune revanche soit disputée, les queues de billards à gauche de la porte restèrent au garde à vous dans le râtelier. L’interminable attente pour Jean-Claude venait seulement de commencer car, personne jamais ne vînt jusqu’à Chatain.

 «  La Creuse du sud voyez-vous c’est trop loin de Paris !....

 a.p.

 Suze- cassis= fond de culotte qui : ne s’use qu’assis.

